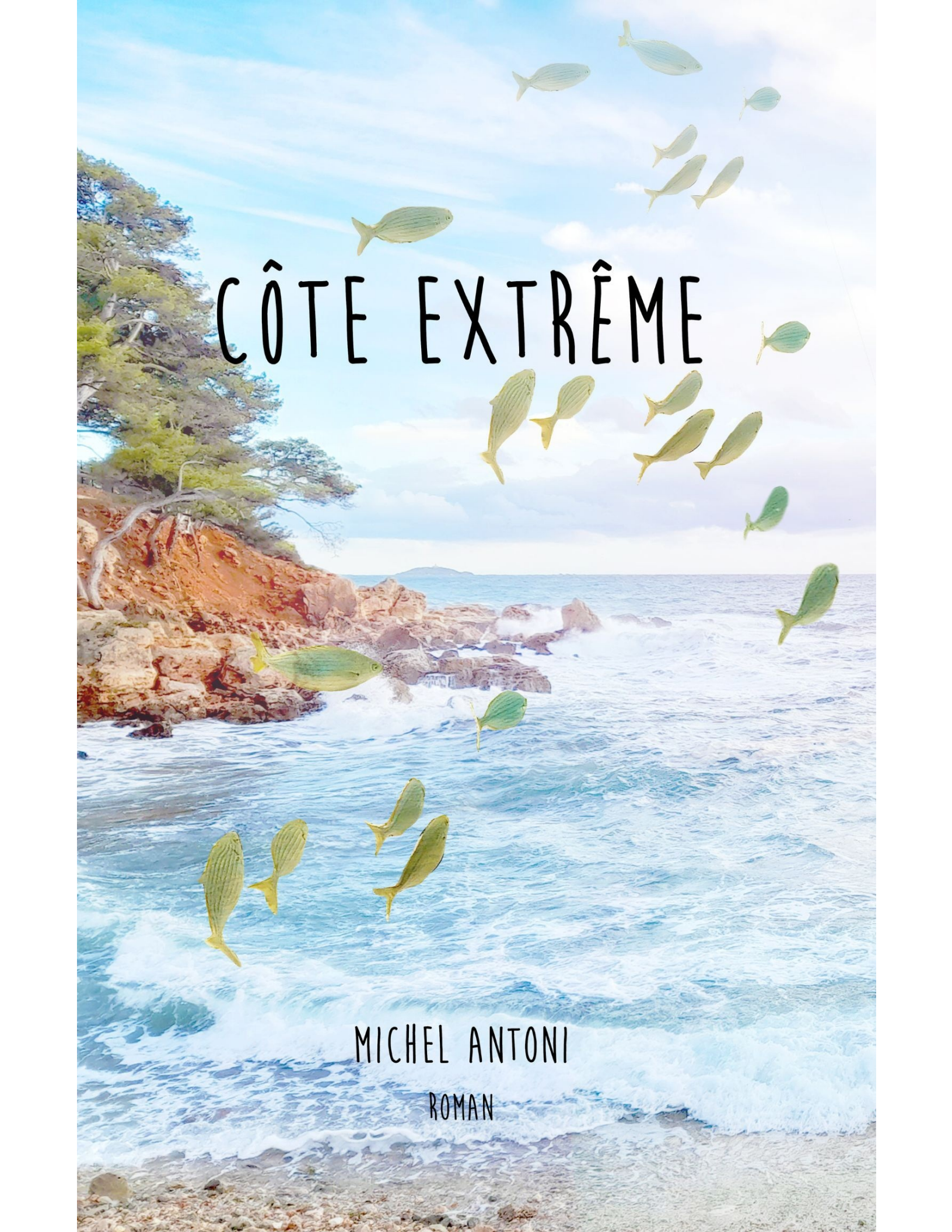




CÔTE EXTRÊME

MICHEL ANTONI

ROMAN

Michel Antoni

Côte extrême

© Michel Antoni, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8631-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« C'était un rêve, Kaspar,

Non la réalité. »

Je faisais semblant ?

Paolo Febbraro (Derrière la vérité, les choses, Arcades Ambo, 2020)

« Tchouang-tseu rêva une fois qu'il était un papillon, un papillon qui voletait et voltigeait alentour, heureux de lui-même et faisant ce qui lui plaisait. Il ne savait pas qu'il était Tchouang-tseu. Soudain, il se réveilla, et il se tenait là, un Tchouang-tseu indiscutable et massif. Mais il ne savait pas s'il était Tchouang-tseu qui avait rêvé qu'il était un papillon, ou un papillon qui rêvait qu'il était Tchouang-tseu »

Tchouang-tseu (Zhuangzi), IV^e siècle avant J.-C.

Ce récit est une fiction. En dehors des faits historiquement connus, toute ressemblance avec des événements ou des personnages existants ou ayant existé ne serait que fortuite, mais on le sait, la fiction, haletante, court toujours après la réalité.

Prologue

Il est arrivé peu de temps après que Lechat a disparu.

Il y avait dans le village, en fait ce terme est exagéré et pompeux pour désigner les quelques maisons encore habitées, bien moins nombreuses que celles en ruine, où nous ne sommes qu'une vingtaine d'habitants, il y avait donc dans ce village qui n'est qu'un hameau, un chat, un matou blanc tacheté de gris et de beige, sauvage et familier. Familier parce qu'il nous paraissait vivre là depuis tant de temps que nul, même parmi les plus anciens, ne se rappelait jamais l'avoir vu petit ; familier parce qu'il n'appartenait à personne mais était partout chez lui, à réclamer sa nourriture selon ses besoins et à dormir où bon lui semblait. Mais sauvage car s'il venait parfois ronronner et se frotter à vos jambes, s'il laissait une main le caresser en douceur, hors de question d'oser aller plus loin ; dès que le ronronnement laissait place à un grognement de plus en plus profond, accompagné d'un frissonnement de tout le corps, il était préférable de prestement retirer sa main et son bras sous peine d'en garder le souvenir saignant longtemps dans sa chair. Et sauvage enfin car toujours il refusa d'entrer dans la moindre maison, ne se hasardant qu'avec une infime prudence sur le pas d'une porte pour quémander avec un miaulement plaintif un repas attendu qui tardait. Ce chat, tout le monde l'appelait simplement Lechat.

Mais au fil du temps, il changea. Ceux qui le voyaient tous les jours ne le percevaient pas mais les gens de passage disaient : il a changé, Lechat. Et c'est vrai qu'à mieux l'observer, il changeait. Sa taille diminuait, sa peau devint diaphane puis translucide, oh, pas transparente comme du verre, mais quand même un peu comme un verre dépoli ; jusqu'au jour où on aperçut ses côtes et un peu plus tard son petit cœur battant et jusqu'à ses poumons et ses viscères. Dans le même temps il s'affaiblissait ; ce n'était plus le chat sauvage toujours en balade, il traînait devant les trottoirs des maisons, puis finalement se posa dans un panier que nous lui avions aménagé sous le recoin d'un auvent. Il rétrécît tant et tant que bientôt on ne le distingua plus de la couverture usée posée au fond du panier. On n'entendait plus que son miaulement, de plus en plus faible, de plus en plus lointain.

Jusqu'au jour où l'on n'entendit plus rien. Lechat avait disparu.

C'est peu après qu'il est arrivé.

Un mystérieux voyageur

Louisa venait de s'éloigner lorsqu'il surgit de derrière le virage boisé de chênes verts et de buissons épais et touffus qui marquait le cap escarpé de la côte.

Nous étions donc peu nombreux, même à cette époque favorable de l'année, dans ce hameau isolé et les rares habitants passaient volontiers devant chez moi, évitant la route goudronnée qui contournait le village, pour échanger les quelques mots, toujours les mêmes - et qu'aurions-nous de spécial à nous dire ? - qui étaient pour chacun d'entre nous l'occasion d'un des rares échanges humains au cours de ces longues journées. Louisa m'avait laissé quelques tomates de son jardin.

Assis face à la mer sur le banc en bois appuyé à la maison, je me replongeais dans mon activité préférée, la contemplation passive, l'esprit errant de la grève de galets de l'autre côté du chemin de terre jusqu'à la falaise de terre ocre à laquelle s'accrochent de fantasques pins aux formes torturées, suspendus presque par miracle, paraissant plonger vers la mer, calme à cet instant où le soleil déclinait, teintant l'horizon d'un rose orangé juste avant l'heure où le monde va prendre cette couleur écarlate qu'aucun peintre ne saurait rendre. Au pied de la falaise gisent des rochers cyclopéens qui ont roulé les uns sur les autres en un amas massif. À droite, ce qu'on appelle le port est un précaire débarcadère où ne peuvent accoster que des embarcations à fond plat, pour être hissées sur la berge ; quelques barques en bois finissent de pourrir, mêlées aux débris que les violentes tempêtes hivernales rejettent sur le rivage. Plus loin, la baie est fermée par une belle plage bordée de tamaris où alternent des bancs de sable et d'algues et viennent paresser de maigres vaches, après avoir brouté de chétifs buissons de coronilles ou de luzerne et l'herbe rare des champs voisins. Un chemin côtier longe au plus près la mer ; il avait autrefois dû être celui des contrebandiers puisqu'on l'appelait maintenant le chemin des douaniers. Nous avons coutume de dire que nous sommes le bout du monde.

C'est alors que je l'aperçus. La silhouette trapue et lourdement chargée qui s'avavançait au loin tranchait avec celle de ces randonneurs sportifs et fringants, habillés de tenues aux couleurs vives et acidulées récemment sorties de magasins de sport à la mode, qui passaient parfois devant chez moi dans leur exploration

de notre côte isolée. Son aspect était celui d'un routard à la tenue fatiguée, et lui-même épuisé.

Lorsqu'il s'approcha, je fus saisi par son visage buriné en partie mangé par une barbe grisâtre de quelques jours et surtout par l'hypnotisant et profond regard bleu métallique aux cernes marquées, renforcé de sourcils broussailleux séparés par trois plis froncés et de deux rides profondes descendant de part et d'autre des ailes du nez. Les cheveux d'un gris encore foncé étaient retenus en arrière par un catogan. Un visage et un regard qu'on ne pouvait quitter des yeux, qui m'avait pris par surprise, le visage et le regard, me sembla-t-il, de ceux qui ont perçu le vacarme et la tragédie du monde et ne peuvent l'oublier.

Après l'échange d'un laconique bonjour, le voyageur inconnu et épuisé me demanda un verre d'eau et les possibilités d'un hébergement, même sommaire, dans le village, la tombée de la nuit approchant. Mais la modeste auberge qui, au bord de la route, accueillait pour un café ou un verre les habitants et les voyageurs et proposait également un plat du jour et trois chambres simples, avait fermé ses portes depuis de nombreuses années, lorsque les propriétaires, devenus trop vieux, n'ouvrirent plus que pour le café, le verre et les discussions de comptoir d'habitues de plus en plus rares, puis il n'y eut plus de café non plus ; les lumières s'étaient éteintes définitivement. Les vieux aubergistes avaient continué d'habiter l'appartement du dessus jusqu'au jour où ses volets sont, eux aussi, restés clos.

Le village le plus proche était à une quinzaine de kilomètres par la route.

J'étais malheureusement sans véhicule ; Rosa, la compagne de mes jours et de mes nuits, avait emprunté le nôtre pour se rendre à la grande ville de la région, à près de trois heures de route, et y assister quelques jours nos enfants et leur très jeune progéniture encore babillante et brailante, biberonnante et incontinente. Je ne lui étais manifestement d'aucune utilité dans cette mission que ma bonne volonté maladroite ne pouvait qu'entraver ; elle n'avait donc pas souhaité que je l'accompagne, tout en m'affirmant, plus comme un soulagement qu'une concession, que j'en aurais la charge lorsque cette espiègle marmaille se mettrait à courir partout.

J'étais donc seul, sans voiture et sans l'atavique sagesse féminine protectrice de son foyer et de son homme qui m'aurait sans doute mis en garde contre toute décision impulsive risquant de mettre à nu notre intimité matérielle et

psychologique. Mais je ressentis au plus profond de moi ce je-ne-sais-quoi face à cet homme inconnu surgi au soir tombant sur cette côte extrême, comme une illumination, comme une impérieuse révélation, avec la sensation qu'il était ce que j'attendais depuis tant de temps sur ce banc, comme un autre moi-même, à la fois proche et si différent.

Je lui proposais donc le verre d'eau bien entendu et, s'il l'acceptait, la chambre équipée que nous avions aménagée dans un ancien garage pour les amis de passage ; il accepta sobrement, sans effusion, avec même une certaine sécheresse que je mis sur le compte de l'épuisement.

Il était tard. Je préparai, pour le restaurer, une assiette de produits locaux : quelques tranches de terrine de sanglier et de saucisse sèche et une sélection de fromages de chèvre et de brebis, à la saveur plus ou moins relevée. J'y ajoutai les tomates de Louisa, tranchées, arrosées d'un filet d'huile d'olive et agrémentées de quelques feuilles de basilic finement ciselées au parfum frais et fruité si particulier, et nous versai, pour réchauffer les cœurs et libérer la langue, un confortable verre de cet apéritif anisé aux plantes sauvages de nos collines qui fait notre célébrité. Mais la langue, pour l'instant, ne se libérait guère.

Pour briser la gêne et le silence, je me présentai rapidement, - Antoine -, ainsi que la maison que nous habitions, Rosa et moi, depuis quelques mois. C'était une vieille maison familiale que nous avons réinvestie pour nous éloigner un temps du bruit, de la fureur et des désillusions de nos vies professionnelles intenses et engagées, mises à mal par de nouvelles politiques ultralibérales très dirigistes imposées d'en haut et qui omettaient de reconnaître, dans leur grande sagesse et leur expertise élevée, que ceux qui possèdent au mieux le savoir technique et la connaissance humaine sont ceux qui exercent sur le terrain.

Il m'écoutait sans rien dire et moi je devenais de plus en plus mal à l'aise, n'arrivant pas, malgré mes efforts maladroits, à briser la glace ; je l'imaginais harassé, m'excusais de parler trop, ne sachant comment rester naturel sans paraître intrusif. Nous grignotions du bout des doigts les mets devant nous en sirotant notre verre dans un silence qui peu à peu devint pesant ; ne m'étais-je pas fourvoyé dans cette invitation certes solidaire mais sinistre ? Il m'observait.

« Gaspard, c'est mon nom de route » me dit-il enfin.

Je restai un instant surpris par cette présentation, puis spontanément me mis à rire. Il me regarda, mi interloqué, mi soulagé, comme si ce rire ébranlait le